

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 36 (1898)  
**Heft:** 20

**Artikel:** La vérité sur le chat de Montilier  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-196893>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 16.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à  
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER  
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,  
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,  
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50  
ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1<sup>er</sup> janvier, 1<sup>er</sup> avril, 1<sup>er</sup> juillet et 1<sup>er</sup> octobre.  
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 45 cent. — Suisse : 20 cent.  
Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.  
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

## Mon service de Landsturm.

Il y a une quinzaine de jours, je dus me rendre dans une localité du canton de Neuchâtel pour faire mon service de landsturm d'un jour.

J'avais étudié de mon mieux le petit manuel intitulé : *Instructions pour le soldat du landsturm*, dans lequel on remarque des perles dont je ne citerai qu'un échantillon. A la page 37, au paragraphe concernant « le service des nouvelles et moyens de reconnaître la présence de l'ennemi », nous lisons :

*De grandes colonnes de cavaliers indiquent de la cavalerie (!)*

La compagnie n° 4, dont je fais partie, devait se rassembler à huit heures du matin sur la place de gymnastique. J'arrivai avec un camarade à huit heures et quart, et je m'attendais à être sévèrement blâmé pour ce retard; mais je constatai avec satisfaction que loin d'être le dernier, il manquait encore environ la moitié du contingent, y compris deux officiers. D'ailleurs, mes craintes ne tardèrent pas à se dissiper complètement en remarquant le sourire bienveillant avec lequel nous fûmes accueillis de la part des deux officiers présents, qui nous surent bon gré, sans doute, d'être venus à pied, au lieu d'avoir attendu le train, n'arrivant qu'à huit heures et demie.

Un moment après l'arrivée de ce train, la compagnie fut à peu près au complet, et l'honorable fonctionnaire qui porte le titre bizarre de « commissaire des guerres », procéda à l'appel. Tous y répondirent, sauf quelques malades et deux morts.

Une fois la compagnie organisée, je pus me rendre compte du coup d'œil original et pittoresque qu'elle offrait. Ici, c'est un jeune imberbe à côté d'un camarade qui paraît être son grand-père; ailleurs, cheveux blancs, têtes chauves et barbes grises, barbes taillées de toutes façons : impériales, favoris, colliers, moustaches en brosse, à la hongroise, empoisées de cosmétiques; cheveux taillés, cheveux trop longs, rien n'y manque.

Les costumes sont à l'avenant : pantalons militaires gris fer, gris bleu, pantalons civils de toutes nuances, coiffures idem. Quelques vieux braves ont pris leur sac; ils sont bien une quinzaine sur un total de cent cinquante.

Le programme comporte, jusqu'à midi, l'école de soldat, la connaissance et l'inspection de l'arme.

Après un formidable *Garrde à vous!* chacune des quatre sections se rend séparément sur le terrain de manœuvre. Nous faisons quelques marches, conversions, etc. J'ai oublié de vous dire que la plus grande partie des soldats sont horlogers ou agriculteurs. Pendant la manœuvre, les conversations particulières se donnent libre cours, malgré le commandement réitéré de : *Silence dans les rangs!* ce qui produit un tohu-bohu dont voici un exemple :

*Par groupes, tournez à gauche!*

— As-tu vendu ta brune?

*Marche!*

— Non, j'attends qu'elle ait fait le veau.

*Direction à droite!*

— Fais-tu toujours des échappements pour Weill et C<sup>e</sup>?

*A droite en ligne!*

— Oui, j'en ai encore dix cartons à leur livrer.

*Halte!*

— Des cylindres?

*Repos!...*

— Oui, etc., etc.

Au bout d'un moment, il prend l'idée à notre lieutenant de donner pour quelques instants le commandement de la section à un sous-officier. Celui-ci hésite, se gratte l'oreille, et, prenant tout-à-coup une décision, nous dit d'une voix timide : *Demi-tour à gauche!*

Ce commandement n'existant plus depuis passé trente ans, aucun de nous ne bouge, sauf pour se tordre de rire. Le lieutenant jugeant l'expérience suffisante, reprend sa section pour la conduire auprès de l'inspecteur d'armes.

Ce dernier est un jeune officier de la nouvelle école, tant pour la tenue que pour le vocabulaire actuellement en honneur chez nous. Quelques hommes ayant un peu de peine à remonter leur fusil, il vient se planter devant eux et leur dit :

— Nom de nom!... si vous avez l'air bête!

Cet aimable jeune homme avec sa casquette Saumur fera sûrement son chemin.

L'après-midi est consacré à un simulacre de service de sûreté en marche suivi d'une rencontre avec l'ennemi. Chaque groupe est envoyé à son poste avec instructions données par les officiers aux chefs de groupes.

Or, j'entends près de moi le dialogue suivant qui caractérise admirablement le landsturm :

*Le capitaine* : — Caporal X, vous conduirez rapidement votre subdivision à la jonction des deux routes de Y et Z, en suivant la rive gauche de l'Areuse.

*Le caporal X* : — Capitaine, vous êtes dans l'erreur; il me semble qu'il serait préférable de prendre par la droite et de conduire mon groupe au coin du bois.

*Le capitaine* : — Caporal X, je vous donne l'ordre d'exécuter ce que je vous commande.

Peu après l'ennemi apparaît, la fusillade commence de tous côtés, mais les horreurs de la guerre, auxquelles l'on pense en ce moment, sont adoucies par la présence, sur le champ de bataille, d'une quantité de mamans et de bébés souriants. C'est une petite fête de famille.

Puis, la compagnie rassemblée et en ordre rentre au village avec tambours et musique en tête, escortée par une centaine de gamins dont l'attitude dénote tout autre chose que l'admiration ainsi que le respect dû à l'armée.

A quatre heures, licenciement. Ah! quel beau jour, mes amis, et comme chacun de nous fredonne en regagnant ses pénates :

Enfants de la libre Helvétie,

Nous sommes fiers d'être soldats!

## La vérité sur le chat de Montilier.

M. Francisque Sarcey a publié dernièrement dans le *XIX<sup>e</sup> Siècle* un intéressant article sur le sens de l'orientation chez les animaux, auquel nous empruntons les lignes suivantes :

« Les journaux de Suisse nous ont, la semaine dernière, conté à grand bruit l'histoire d'un chat, qui, transporté dans une *déménageuse*, hermétiquement fermée, des bords du lac de Morat jusqu'à Lausanne, serait revenu par des voies inconnues à son domicile de Montilier, après un trajet de plus de cinquante kilomètres.

Vous pensez le tapage que fit cette information; on en inféra naturellement que le sens de l'orientation était des plus développés chez les chats; chez certains tout au moins. Car il était impossible d'expliquer autrement la facilité avec laquelle celui de Montilier avait retrouvé sa route.

Il y a à l'Université de Genève un professeur, M. Emile Yung, qui depuis de longues années, étudiant les mœurs des abeilles, a fait de nombreuses expériences sur le sens d'orientation qu'on prête libéralement à ces buveuses de rosée. Les résultats tout négatifs où il est arrivé l'ont rendu terriblement sceptique sur les histoires où le fameux sens d'orientation joue un rôle.

Il se mit en tête de faire une enquête sérieuse sur le prodige en question et sur les circonstances qui l'avaient accompagné.

Il se rendit donc de sa personne à Montilier, et là, il apprit de témoins oculaires qu'en effet un chat noir, âgé d'un an, dont la mère habite encore la maison, avait été déménagé avec le mobilier de ses maîtres le mardi 22 mars dernier; qu'il avait dû arriver à Lausanne, le mercredi, vers cinq heures de l'après-midi et que, le lendemain jeudi, à dix heures du matin, c'est-à-dire dix-sept heures plus tard, il était revenu gratter à la porte de l'appartement auquel il était accoutumé. Plusieurs personnes l'avaient reconnu; leurs témoignages étaient aussi positifs que concordants; aucun doute n'était permis à cet égard.

Aucun doute? M. Emile Yung, lui, se permit d'en avoir. Il demanda à voir le chat. Il ne cacha point qu'il voulait l'examiner et renouveler l'expérience, en transportant l'animal dans une autre direction. On lui répondit que la chose était impossible; que le chat était devenu subitement très sauvage, et que, depuis son retour, il ne s'était laissé aborder par personne.

Il n'avait donc été reconnu qu'à distance! Voilà déjà qui commençait à jeter des doutes dans l'esprit du savant sur l'authenticité du fait.

M. Yung ne s'en tint pas là.

Ne pouvant obtenir qu'on lui montrât l'animal, il se mit en rapport avec ses maîtres nouvellement établis à Lausanne, sollicitant leur concours pour pousser l'enquête jusqu'au bout; et il finit par se convaincre qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans cette histoire.

qui avait fait le tour de la presse et soulevé de nombreuses polémiques.

Il fut prouvé, jusqu'à l'évidence, que le chat, transporté par le déménageur à Lausanne, n'avait jamais quitté cette ville, et que celui qu'on prétendait avoir été vu par nombre de témoins à Montilier, était un autre individu de même taille et de même couleur. »

### La dierra de Tiubá.

— Dis-vá, Sami, qu'est-te que l'est cein què clia dierra de Tiubá, que le papai en sont tot plieins et que tot lo mondo ein dévezé ?

— Et bin, Abran, te sá io l'est l'Amérique ?

— Mé mouzo, que y'ein a mimameint dùè : clia dáo nord et clia dáo sude !

— Bin oi; adon eintrè lè dou z'Amériques, l'ái a dou grands lé : ion que l'ai diont lo gofe dáo Mesquique et l'autro la mer dái z'Antilles, mà sont ti dou appondu, et áo bi màtein de cliáo lé, l'ái a on ilot asse grand què la Suisse avouè on part d'autro pe petits, que l'ont batsi Tiubá, et l'est rappoo à cein que l'ont la dierra ora.

— Ah ! cé Tiubá est per lé, mè que créyá que cein sé trovavè pè vâi l'Afrique !

— Ouaih ! kaise-tè. Ora, que te sá io l'est, vouaïque porquieit sé tsecagnont : Lè z'Espagnolets aviont la nortse, dein lo vilho teimps, d'allà roudá per lé avouè láo liquiettés et on iadzo que l'ái étiont zu, l'ont trová cé ilot que nion ne cognessá, et coumeint n'appartegná à nion, l'ont, coumeint quie derai subhastá; adon l'on de : ora, à nous l'osse ! et l'ai on met on bailli po mená lè z'affèrs.

Coumeint Tiubá est on bon payi, io tot vint bin, lè z'Espagnolets, qu'aviont gros fauta d'ardzeint, sé sont de : faut preindre io y'a ! et l'ont fait payi à cliáo dzeins dái gros z'im-pou et cliáo que renasquávont, hardi áo pro-tiure !

Et cliáo de Tiubá sé peinsávont : cein ne páo pas mè allá dinse; no faut fèrè 'na granta révoluchon, coumeint cliáo dáo canton de Vaud ont fe ein quarante-cin. Sé sont don met á fondrè dái ballés, lè piquiettés ont traci portá lè z'oodrès et on iadzo ein route, tiávont ti lè z'Espagnolets que reincontrávont. Adon cliáo z'iquie, quand l'ont vu cein, ont einvouyi on part de batañs à Tiubá po lè teni ein respet et lè fèrè dzoure; mà cliáo de Tiubá recoumeincivont adé lè nièzes, ti lè z'ans sé tsapliávont dein l'ilot et tsaquie iadzo, y'ein avá on moué d'é-terti et ne botsivant pas.

Ma fái, cé traffi eimbètávè gros cliáo dái z'Etats-Unis, que sont tot proutse, et sé sont de : Ah ! vo ne volliá pas botsi cé commerce, atteindè vo vâi, du ora, l'est avouè no que vo z'arái à fèrè et l'ont de ai z'Espagnolets que, se ne volliávont pas laissi cliáo de Tiubá ein pé et se ne decampávont pas de per lé, saront ti tiá coumeint dái tsins et que fariont chàotá l'ilot avouè de la dynamita.

— Adon lè z'Espagnolets, qu'ont-te de ?

— Pardieu, l'ont de : Ne faut pas no laissi écliafá dinse lè z'artets pè cliáo tsancro d'Amériçians ! et sé sont depatsi de modá avouè láo naviois po gravá ai z'autro de preindre Tiubá, mà cliáo dái z'Etats-Unis, qu'aviont prái l'avance, láo z'ont teri dessus avouè dái picés de doze, et dái fougassès, l'ont fè colá à fond on part de naviois ái z'Espagnolets et y'ein a zu on moué de nïyi.

— Kaise-tè !

— Oh ! te sá quand on fà la dierra ein mer et qu'on caolé à fond, on a bio savá nadzi, n'y a pas mèche de s'einsauvâ.

— Et ein Espagne, que diont-te d'avá perdu ?

— Que váo-tou, sé créyont pas onco fottu; mà allá l'ai avouè cliáo z'Amériçians, sont dái tot fins; d'aboo, sont pareit meilláo què lè z'Espagnolets po allá su l'édhie, pu l'ont por leu,

cé certain Edisonne, qu'a einveintá dái méca-niques que martsont à l'électricité et avouè quiet rein qu'ein péseint su on boton, on páo fèrè parti dái millions de fougassès po cribliá lè naviois à cliáo que s'approustèront de Tiubá et estermina ti cliáo que sont dessus

— Te possibillio !

— Oi, l'est dinse. Ora, que l'aulont sé frottá avouè lè z'Amériçians !

— Lo rái.dái z'Espagnes, est-te dza via po la dierra ?

— Ah ! ouaih ! lo petit Alphonse que n'a ora què doj'ans et qui n'a pas onco coumeniyi, ne sá papi cein que l'est qu'on sabro, l'a práo à fèrè a djui ái mápi tandi que sé taupèront. L'est la mère, la régeánna qu'est tutrice sein compto reindrè, que minè lè z'affèrs avouè lo Conset d'Etat, tant qu'au momeint que lo bouébo aussè lo drái de votá !

— Ora, que dianstro tot cein váo-te bailli ?

— Ma fái, n'ein sé rein; ká ora n'ont fé què coumeinci à sé tsapliá et sont pas onco prêts à botsi; mà cein porrá bin bailli dáo grabudzo ein Espagne, ká avouè cliáo z'anarchisses, cliáo carlistes et tota clia beinda de bourtiá que l'ont per lé, faut s'atteindre à tot et voudre bin fremá que cein váo amèná dáo miquema-quádo dein lo gouverneimeint... Ora, mè faut allá, à reváire, Abram !

— A reváire, Sami ! grand-maci ! C. T.

### En retraite !

LES REINES DE LA SCÈNE

M<sup>lle</sup> Reichenberg, la petite doyenne du Théâtre-Français, l'incomparable ingénue, a fait ses adieux au public. Elle a quitté la scène en plein succès, en plein talent, après avoir interprété pendant plus de trente ans, avec la même grâce et la même jeunesse, tous les rôles d'ingénues du répertoire.

A propos de cette retraite, il nous a paru intéressant de rappeler le souvenir de celles qui, avant M<sup>lle</sup> Reichenberg, ont quitté le théâtre et vivent loin de la scène, rêvant parfois de leurs succès passés.

Parmi les cantatrices, la célèbre *Adelina Patti*, née à Madrid, a aujourd'hui cinquante-cinq ans. L'admirable Rosine du *Barbier de Séville*, après avoir chanté dans le monde entier, vit en Angleterre.

M<sup>lle</sup> *Galli-Marié*, la créatrice de *Mignon* et de *Carmen*, que les Lausannois ont applaudie il y a une dizaine d'années, habite Paris. Elle prodigue avec beaucoup de bienveillance ses conseils à celles qui lui succèdent dans ses rôles.

La célèbre *Marie Roze*, qui chanta pendant longtemps à l'Opéra-Comique, réside sur les bords de la Tamise; elle a épousé un ancien directeur de théâtre de Londres.

La créatrice de l'*Africaine*, M<sup>lle</sup> *Marie Sasse*, est retirée à Bruxelles, où elle donne encore des leçons.

La veine et la doyenne de l'opérette est M<sup>lle</sup> *Hortense Schneider*. Son beau temps fut sous l'Empire, lors de l'Exposition de 1868. Elle était la reine de Paris; tous les souverains de l'Europe l'applaudirent dans la *Belle Hélène*, les *Brigands*, la *Périchole*, la *Grande Duchesse de Gérolstein*, les joyeuses opérettes d'Offenbach.

Un souvenir, à propos de cette *Grande Duchesse* :

Seules, les têtes couronnées avaient le droit de pénétrer en voiture dans le parc de l'Exposition.

Un jour, M<sup>lle</sup> Schneider arrive en voiture découverte; à la porte, un gardien se précipite, il n'a point reconnu une reine.

— Pardon, madame, mais on n'entre pas...

— Vous dites ?

— Qu'il faut appartenir aux familles princières pour...

— Grande-duchesse de Gérolstein, jeta fièrement la chanteuse au gardien qui, ébahi et confus, se décoiffa respectueusement, laissant le passage libre.

— C'était le bon temps, doit se dire, en se ressouvenant, la respectable artiste.

Il faut encore citer Thérésa, la célèbre chanteuse des concerts parisiens.

Une des doyennes des comédiennes retraitées est M<sup>lle</sup> Marie Laurent, née en 1836. Bien que l'éminente artiste ait renoncé au théâtre pour s'occuper de son *Orphéinal des Arts*, elle paraît de temps à autre sur les planches. Elle vient de donner à Bruxelles quelques représentations de *Thérèse Raquin*, de Zola, et doit créer prochainement, à l'Odéon, le rôle de la Margrave dans *Grand' Mère*, de Victor Hugo, rôle qu'elle a travaillé avec l'auteur. On attend avec curiosité cette première. M<sup>lle</sup> Marie Laurent est décorée de la Légion d'honneur depuis 1892.

L'immortelle Chimène du *Cid*, M<sup>lle</sup> *Rousseil*, née en 1841, organise pour sa dernière apparition en public une représentation à son bénéfice; ses anciens camarades du Théâtre-Français joueront avec elle le chef-d'œuvre de Corneille. Ce sera une belle soirée.

Une artiste enfin, dont les vieux Lausannois ont conservé le meilleur souvenir, car elle était un peu de « chez nous », c'est M<sup>lle</sup> *Scriwaneck*. La sémillante Scriwaneck, qui succéda avec tant de gloire à l'incomparable Déjazet, est aujourd'hui vieille, bien vieille, et pauvre. Elle vient de demander au public de lui aider à recueillir la modique somme qui lui permettra d'entrer à Ste-Périne, où elle compte passer les quelques années qui lui restent à vivre. Le 14 avril dernier, à eu lieu une matinée à son bénéfice. Le succès en a été très grand.

Rouennaise, née en 1825; sa mère, M<sup>lle</sup> Leriche, chantait les Dugazons au Théâtre des Arts; son père, M. Scriwaneck, était un violoncelliste de grand talent qui vint s'établir à Lausanne et y mourut en 1866. Il fut, sauf erreur, un des créateurs de notre orchestre avec MM. Philippe Pfüger, Fœtisch, Kœlla, etc.

M<sup>lle</sup> Scriwaneck appartenait donc, de par sa naissance, au théâtre; elle débuta dans le rôle de Benjamin, du *Joseph*, de Méhul. Elle vint à Paris en 1843, et citer la longue série de ses créations, c'est citer autant de succès.

En 1849, elle fit une tournée en province. Son retour fut salué par Jules Janin dans les *Débats* de superbe façon :

« Vivat ! Elle est rentrée enfin ! Elle nous est revenue, elle nous est rendue, ô bonheur ! Battez des mains, semez des fleurs, des lis et des roses, tressez des couronnes, mettez vos habits de fête ! Hosanna ! hosanna ! M<sup>lle</sup> Scriwaneck est de retour ! »

Elle joua successivement aux Variétés, au Palais-Royal, au Châtelet. Sa bonté et sa générosité étaient connues; souvent on en abusa. Vint la guerre. Hélas ! ce fut la ruine pour la vaillante comédienne.

Pendant le siège, garde-malade à l'ambulance des Variétés, elle soigna les blessés avec un dévouement méritoire. Elle avait, aux environs de Paris, une petite maison qu'elle avait achetée à grand'peine avec ses économies. Quand, après le siège, M<sup>lle</sup> Scriwaneck voulut revoir sa maison, elle retrouva celle-ci dévastée, détruite.

Elle fit quelques tournées et se consacra au professorat; ses cours furent très courus; mais jamais elle ne put reconstruire sa petite fortune. « Je suis, disait-elle l'autre jour à M. Jules Claretie, d'un temps où il fallait avoir beaucoup de talent pour gagner peu de chose... » ... *Sic transit gloria...*

BOISVILLETTE.